

Préface

Il me semble que dans la rue les gens
Luttent terriblement avec le temps.

Ces vers mélancoliques du jeune ouvrier et poète Missak Manouchian furent assurément prémonitoires¹. Lors de son entrée au Panthéon le 21 février 2024 en compagnie de son épouse Mélinée, quatre-vingts ans après son exécution par les nazis, son destin brisé à 34 ans fut présenté par le président de la République tout à la fois comme celui d'un « Arménien survivant » et un « étranger patriote », le chef de ces communistes étrangers morts pour la France suivant un idéal universel inspiré de la Révolution française, paradoxalement immortalisés par la sinistre « Affiche rouge ».

Or, c'est au bout d'une longue « lutte avec le temps » que cette figure héroïque de la Résistance a réconcilié deux mémoires collectives françaises, également passionnées et passionnantes, mais longtemps divergentes : celle de la communauté arménienne et celle des communistes.

Missak et Mélinée furent deux enfants parmi les 70 000 rescapés du génocide perpétré en Arménie ottomane à partir de 1915, accueillis par la France comme « apatrides ». Puis Missak s'engagea au Parti communiste français, comme quelques centaines d'Arméniens, rejoignant avec des milliers d'étrangers des centaines de milliers de militants, dans l'élan du Front populaire. « Quand tout sera fini plus tard en Erivan » : suivant l'appel de la dernière lettre du condamné versifiée par Louis Aragon, la veuve de Missak s'établit en 1945 en Arménie soviétique. La petite république de l'Union soviétique avait été établie sur une partie des terres arméniennes, au prix de l'écrasement de l'éphémère Arménie indépendante de 1918-1920. Mélinée fera partie du groupe des déçus qui rentreront au compte-goutte en France, de la fin des années 1950 à l'éclatement de l'Union soviétique. Elle jouera un rôle clé dans la mémoire posthume de Missak.

Qui furent « ceux de Manouchian ? ». Son destin emblématique a déclenché et guidé la belle enquête d'Astrig Atamian. Dans cette brillante thèse devenue livre, la jeune historienne explore pour la première fois l'histoire des « cercles concentriques » (l'expression reprise à Annie Kriegel est devenue classique) du communisme arménien, des cadres aux militants et aux électeurs, en passant par les simples sympathisants de l'Arménie soviétique.

Des années 1920 à nos jours, s'entrelacent ainsi trois histoires.

1. MANOUCHIAN Missak, *Ivre d'un grand rêve de liberté – Poèmes*, édition bilingue traduite par Stéphane Cermakian, Paris, Points Poésie, 2024.

Une histoire arménienne en France. De Paris à Marseille et à toutes les communautés du territoire, le petit groupe des communistes arméniens se trouve comme les autres étrangers puis Français d'origine étrangère tiraillé entre l'identité préservée et le désir d'assimilation, entre l'intégration par le travail ou le militantisme, et la peur d'un « génocide blanc » qui effacerait peu à peu leurs racines, leur langue et leur culture. On sait quel amoureux de la littérature française a été Manouchian, passeur des traductions entre les deux langues, poète de l'exil. Si les confrontations politiques et parfois physiques sont nombreuses, notamment entre les *garmirs* rouges et les *dachnaks* partisans d'une Arménie indépendante et proches de la social-démocratie, le tissu communautaire n'est jamais déchiré. Des liens, des coutumes familiales sont maintenus, quitte à choquer les cadres communistes français. Nombreuses restent les interactions avec l'Union générale arménienne de bienfaisance (UGAB), avec les organisations de jeunesse, sportives, culturelles, avec l'Église... Tout au long du xx^e siècle, la succession des générations, les naturalisations, les réussites professionnelles et sociales entraînent une déprise du monde ouvrier et une évolution des positionnements politiques. Un autre facteur clé soude la communauté arménienne et évolue au fil du temps : c'est celui de la transmission mémorielle et de la relation avec la Turquie, où se mêlent la tentation de la vengeance, les mémoires à vif réactivées pendant la Seconde Guerre mondiale, la demande croissante de reconnaissance devenue unificatrice pour la communauté, mais aussi l'appui aux revendications territoriales de l'Arménie soviétique.

Une histoire entre la France et l'Arménie soviétique. La plus petite des républiques de l'Union soviétique, stratégique par sa situation dans le Caucase, a en effet proposé jusqu'en 1991 aux Arméniens un modèle, voire un refuge potentiel. Aux communistes, elle a offert bien davantage : une véritable « patrie ». Cette situation unique parmi les exilés et immigrés en France renvoie aussi à l'histoire complexe de la relation entre les républiques socialistes fédérées et Moscou, entre le Parti communiste arménien et le Parti communiste d'Union soviétique, qui vient doubler et parfois brouiller la relation entre le Parti communiste français et ses camarades de Russie et du Caucase. On peut en parallèle suivre la construction d'une vive sympathie, d'espoirs et de déceptions par une propagande politique et culturelle menée par la diplomatie soviétique en France et les organisations proches de Moscou. Missak Manouchian a ainsi été un pilier du HOK, le Comité d'aide à l'Arménie, auquel ont succédé l'Union populaire franco-arménienne et, après la guerre, la Jeunesse arménienne de France. Faire l'éloge des réalisations du socialisme, accueillir en France les Arméniens célèbres, mettre en place un véritable tourisme diasporique... autant de succès qui culminent peut-être avec les deux épisodes de « rapatriement », près de 2000 personnes en 1936, près de 7000 par le *Nerkaght* de 1947, qui s'embarquent pour contribuer à la réalisation du socialisme dans la petite Arménie. Les contacts, les difficiles retours, ou encore la mobilisation pour le cinéaste dissident Sergueï Paradjanov (Sarkis Paradjanian) deviennent les vecteurs d'une dégradation de l'image de l'Arménie soviétique. La fierté arménienne sera en partie portée dans les années 1980 par les actions terroristes de l'Armée secrète arménienne de libération de l'Arménie (ASALA), que Mélinée vient soutenir au tribunal, au grand dam du PCF et de Moscou. Peu connues sont les années de la chute de l'Union soviétique, marquées par le tremblement de terre de 1988, les conflictualités

violentes avec l'Azerbaïdjan, la marche à l'indépendance obtenue en septembre 1991. Autant d'événements largement incompris du Parti communiste français.

Une histoire dans et avec le Parti communiste français. Astrig Atamian démêle minutieusement la place souvent méconnue des Arméniens (et de plus rares Arméniennes), certes moins nombreux et moins visibles que, par exemple, les Italiens, les Espagnols ou les Juifs, dans les « groupes étrangers » du PCF. Organisés spécifiquement, ils sont engagés dans le combat commun pour les droits et les libertés des travailleurs face à la répression policière et patronale. Les clivages ou convergences entre un internationalisme authentique, un attachement non moins authentique à la France patrie d'adoption, et la fidélité à Moscou qui tend à créer une « double direction », traversent ce petit groupe des communistes arméniens. Le fil rouge du destin de Missak Manouchian parcourt les années troubles et terribles de 1938 à 1945, de sa mobilisation comme apatride, au double refus de sa demande de naturalisation, à son entrée dans les groupes résistants des FTP-MOI, les « Francs-tireurs et partisans-Main-d'œuvre immigrée² ». D'autres destins se dessinent, combattants en Espagne, mais aussi collaborateurs de l'Armenische Legion. Dans les années 1980, « l'affaire Manouchian » cristallise, au-delà de la question d'une éventuelle trahison, le débat sur la place des étrangers et des communistes dans la Résistance, qui rejoint également le renouveau identitaire des communautés issues de l'immigration. La spécificité arménienne avait d'abord été refoulée par un internationalisme mettant à l'écart tous les particularismes – ainsi Manouchian avait-il refusé de célébrer le 24 avril, date de commémoration du génocide. Il faut lire ces pages pour comprendre comment le PCF finit par s'investir fortement dans la « cause » de la reconnaissance du génocide, non sans arrière-pensées électoralistes alors que le nombre d'Arméniens membres du parti s'érode, et dans une logique de guerre froide, alors que la Turquie est membre de l'OTAN. Le souvenir de ce combat, la mémoire communautaire et nationale de Manouchian, peuvent alors continuer à faire le lien entre le communisme français et la communauté arménienne et ses descendants.

Astrig Atamian a su tirer le meilleur de sa culture arménienne et de sa formation d'historienne pour découvrir, analyser et critiquer une formidable documentation inédite. Citons parmi les archives les dossiers de la « commission arménienne » du Parti communiste français ou, conservés à Erivan, les récits autobiographiques des militants repartis de la France vers l'Arménie, reflétant autant de destins chaotiques. Elle a pu avoir accès aux lettres touchantes d'un jeune Arménien combattant de la guerre d'Espagne, elle a recueilli de vivants témoignages, qui éclairent, par exemple, les voyages de découverte de l'Arménie soviétique par les Arméniens de France dans les années 1960-1980. Si l'ouvrage d'Astrig Atamian éclaire des thèmes actuels toujours ardemment débattus – la dimension transnationale du communisme, les étrangers dans la Résistance, les identités nationales et internationalistes dans l'exil, l'intégration des diasporas, les mémoires et la reconnaissance internationale des guerres et des génocides – il nous rappelle aussi et surtout que l'histoire est tissée de vies et de destins.

Sophie CŒURÉ

Professeure d'histoire contemporaine à l'université Paris Cité

2. ATAMIAN Astrig, MOURADIAN Claire et PESCHANSKI Denis, *Manouchian. Missak et Mélinée Manouchian, deux orphelins du génocide des Arméniens engagés dans la Résistance française*, Paris, Textuel, 2023.